

## Tel un lis des champs

*[L'histoire de l'humanité est-elle bien celle que l'archéologie occidentale nous présente? Les Orientaux, eux, la voient très différemment.*

*A la poursuite de trois Figures de Cristal censées contenir la mémoire de l'Humanité, Stella Rodwell, son époux Tobie et le Tahitien Tefatu Manareva vont croiser la route de redoutables ennemis prêts à tout pour s'en emparer avant eux. Partie des Canaries, leur quête les mènera à Hawaïi, puis au Mexique, et enfin au Pérou où les attend une carte mystérieuse épelant tous les sites de la Vallée Sacrée des Incas - mais deux mille ans avant les Incas.*

*Ce n'est qu'en élucidant l'énigme des lignes de Nazca qu'ils parviendront au bout de leur mission.]*

### - épisode 1 : exposition

#### Prologue

Continent Hattimara, *cinq mille ans avant le Grand Déluge.*

- Très-Sainte Mère ! Très-Sainte Mère ! Ils vont le faire ! Ils vont envoyer le Javelot du Diable sur Havan-Khimu !

- Je t'ai dit mille fois de ne pas entrer ici en coup de vent, Inquill, soupira celle qu'on avait appelée «Très-Sainte Mère » mais qui se nommait en réalité Maava-Wirakucha. D'où tiens-tu cette information ? Est-ce un simple bruit qui court ?

- Les essais sont terminés, ils sont concluants, haleta la jeune Inquill. J'étais en train de méditer quand j'ai reçu une communication de Gabal. C'est une chance pour nous que certains des nôtres prisonniers là-bas depuis la Grande Bataille occupent des postes élevés, qui leur permettent de capter de-ci de-là des bribes de pensée. Ils peuvent nous prévenir des faits et gestes de l'ennemi ! Oh ! Mon Dieu ! Qu'allons-nous faire ? Gabal dit que tout Havan-Khimu peut disparaître en une fois, qu'il n'y aura aucun survivant !

- Cesse donc de t'agiter et de gémir ! Tu m'empêches de réfléchir.

- Ils ont toujours été les plus forts, reprit Inquill malgré elle en se tordant les mains. Leur supériorité technologique est telle que si vraiment ils veulent envoyer notre terre par le fond comme un vulgaire bateau ils le feront, c'est sûr !

- Ils ne nous sont supérieurs en rien, fit sèchement Maava-Wirakucha. S'ils souhaitent depuis toujours nous asservir, et aujourd'hui apparemment nous détruire, c'est qu'ils sont jaloux de nous. Eux, ils construisent des engins de plus en plus perfectionnés, c'est sûr, mais dans quel but ? Celui de dominer leur prochain. Vois-tu là-dedans une quelconque preuve de supériorité ? Détruire est la chose la plus facile qui soit. C'est construire qui est difficile. Retrouver l'unité perdue. Ils sont jaloux, oui, de nos pouvoirs spirituels. Jaloux de ces temples de pierre et d'esprit que nous savons façonner par la seule force de notre volonté. Jaloux de ces cycles naturels des plantes que nous sommes capables d'accélérer. Jaloux que nous sachions encore nous parler sans mots, d'esprit à esprit, car ce pouvoir-là, comme tous nos dons anciens, eux les ont perdus à jamais. Cela, ils ne sauraient nous le pardonner, car ils savent que là réside la vraie supériorité. Celle de l'Esprit qui caresse doucement la matière et s'en fait obéir comme d'un chien.

- Ne pouvez-vous les en empêcher, Très-Sainte Mère ? Etendre votre protection sur tout notre pays, que leur Javelot du Diable ne puisse pas passer ?

- Déployer un bouclier éthérique sur tout un continent ? Tu rêves, fillette. J'estime déjà que les Adeptes Havans qui ont émigré en masse vers l'île sainte de Raiatea vont avoir du mal à en déployer un, pour se protéger, au-dessus de leur terre minuscule, alors... ! Si le Javelot du Diable est ce qu'on m'a dit, il ne nous reste plus qu'à prier.

- Gabal dit qu'il a prévenu les Trois-Cités et ceux du Grand Conseil, gémit Inquill, mais qu'ils ne le croient pas. On trouve qu'il exagère considérablement le danger, ou, sinon le danger, du moins la cruauté des Asgars.

- Cela a toujours été notre faiblesse, constata Maava désabusée. N'étant pas méchants nous-mêmes, nous n'avons jamais su anticiper la méchanceté d'autrui. Voilà pourquoi lors de la Grande Bataille notre fougueux Capitaine Général Tetiahuan a été tué, et des milliers de nos vaillants soldats faits prisonniers et emmenés vers Asgartera. Même écrasés sous les ruines de leurs cités les Havans et les Khimus diront encore, étonnés : *Mais comment cela a-t-il pu arriver ?*

- Alors, il n'y a rien à espérer ? s'affola Inquill. Rien à faire ? Nous allons assister d'ici au naufrage de notre chère patrie ?

- Nous avons déjà fait tout ce qui était en notre pouvoir, ma fille, tu le sais bien, la réprimanda Maava. Nous avons tatoué du haut en bas les continents-refuges. Préparé l'évacuation d'Hattimena, qui va être la terre la plus secouée en cas de choc. Grossi le nombre des colons installés à l'Ouest, au pied des grandes montagnes, et ici, sur Hattimara. Construit des cités souterraines, élevé les Pierres protectrices. Prévenu toutes les colonies de la marche à suivre en cas de cataclysme annoncé ; averti également nos amis des terres de l'Est, ceux de Raiatea et surtout ceux du Grand Hatti, afin que le jour venu ils nous envoient leur soutien spirituel. Jamais la mobilisation secrète des Adeptes n'a été aussi grande. Et c'est plus que nécessaire : car le Javelot du Diable, s'il est déjà terrible en soi, à son point d'impact, l'est tout autant par ses retombées ensuite. Il peut empoisonner la moitié de la Planète.

- Et les Figures de Cristal, Très-Sainte Mère ? s'obstina désespérément la jeune fille. N'ont-elles aucun pouvoir de protection ?

- Elles ne protégeront que les générations à venir, si nous-mêmes ne survivons pas, déclara Maava. Elles ne sont que la mémoire de notre peuple. Et crois-moi, c'est déjà un rôle essentiel. Car elle est volatile, la Connaissance spirituelle ! Vois comment les Asgars l'ont perdue. Si nous n'en gravons pas l'essentiel au jour le jour dans le cristal des Figures, d'ici dix mille ans les humains auront si bien oublié leur grandeur première qu'on pourra sans peine les convaincre qu'ils sont les petits-enfants des singes.

A présent, Inquill sanglotait sans retenue.

- J'ai peur, Très-Sainte Mère ! Tellement peur ! Je ne veux pas mourir ! Je veux vivre, je veux rencontrer enfin Gabal, l'homme que je n'ai encore connu qu'en pensée ! Oh, je vous en supplie ! Faites que je vive au moins jusque-là !

- Tu vas vivre, petite. Tu vas vivre. Mais ne t'en réjouis pas trop vite. Car cela sera peut-être pire que de mourir.

#####

## PREMIERE PARTIE

*Ils ont escaladé des montagnes d'ignorance, s'apprêtent à se hisser au sommet et, lorsqu'ils ont grimpé sur le dernier rocher, ils sont accueillis par un groupe de théologiens installé là depuis des siècles.*

R. JASTROW

### Chapitre 1

Epoque actuelle, *quelque part dans le monde.*

Le vieux testament se trouvait déroulé sous ses yeux, parcouru de frisons d'or par les délicates enluminures dont on avait agrémenté les lignes manuscrites. Sa mémoire pouvait lui en restituer le texte par cœur :

*En l'an de mon nonantiesme aage  
Por messagiere de la Tres-Sage  
Ne veulx vos bauldre en fait d'hoirie  
Ne joyaulx ne orfaverie  
Veulx a requoy vous recorder  
En petit laiz veritez grande  
A pieux prochas vous convoyer  
Jusques aux voirres que bachelette  
En grande aubade ait dû celer...*

Un soupir échappa à sa poitrine oppressée. Finies les années de doute, d'attente, d'incertitude. Le Jour était proche où la quête allait pouvoir commencer, où le Premier Cristal (que son ancêtre appelait « voirre », ou verre), de nouveau jailli des flots, allait susciter la découverte de ses frères et reconstituer peut-être avec eux, pour la première fois depuis des siècles, le Grand Livre des Lumières de l'Humanité. *Car veillent les quatre races, oh oui, veillent les quatre races sous les estoilles...*

Alors, la carte elle aussi serait réactivée, celle qui indiquait l'emplacement des trésors du monde entier, celle qui épelait un à un, entre Cuzco et Machu-Picchu, tous les sites anciens de la Vallée sacrée des Incas - mais au moins deux mille ans avant les Incas.

Et plus rien ne saurait faire taire les voix que la Science, impure et triomphante telle

la prostituée de Babylone, avait cru pouvoir bâillonner à jamais.

## Chapitre 2

BANGKOK, époque actuelle.

Malgré les premières atteintes du crépuscule, qui tissait dans le ciel un de ces chatoyants brocarts dont l'Asie a le secret, il régnait à l'intérieur de la cabine téléphonique repérée par l'homme une chaleur suffocante.

- On se croirait en enfer, pesta Daniel Brelin, un demi-sourire étirant malgré tout ses lèvres minces.

L'humour noir de cette comparaison aurait échappé à tout autre que lui, à part Sieffer, son patron. En enfer, vraiment ? Quoi de plus désirable ? En enfer, on la fait si bien, sa pelote, quand on a quelques petites dispositions naturelles au mal ! L'avènement de l'enfer, Sieffer et lui l'appelaient chaque jour de tous leurs vœux.

Après avoir composé le numéro, l'homme ne put s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Vieux réflexe, songea-t-il, amusé. Il n'était pas inquiet le moins du monde. Il savait bien que personne ne pouvait soupçonner sa présence ici, à l'autre bout du monde, dans ce quartier insalubre de Bangkok, au bord d'un des nombreux canaux qui sillonnaient la ville, pressés de déverser leurs eaux noires et putrides dans le flot fangeux de la Ménam.

Daniel Brelin, un homme grand, large d'épaules, au crâne entièrement rasé, était ce qu'il est convenu d'appeler un homme de main, un tueur à gages, un exécuter des basses œuvres. Il ne faisait pas partie des groupuscules terroristes que finançait « secrètement » Sieffer - mais pour Brelin il n'y avait pas de secret possible : il pouvait faire parler n'importe qui, et n'importe où. Il était franc-tireur et l'avait toujours été. Et bien qu'autodidacte, en ce qui concernait l'assassinat gratuit ou le mépris de ses semblables il n'avait de leçons à recevoir de personne. Il en aurait remontré aux plus sanglants adorateurs de Kâli, et la strangulation n'était pas la seule méthode qu'il pratiquât, loin de là - contrairement aux Thugs. A la vérité, sa science des divers moyens de faire souffrir et de donner la mort confinait à l'érudition. Il n'avait pas son pareil en la matière, et d'ailleurs on le payait fort cher.

Ce jour-là, il portait un chapeau de paille à ganse écru, des lunettes de soleil plutôt larges et un ensemble de lin verdâtre un peu démodé qu'il avait passé exprès pour venir téléphoner ici, au bord du canal, dans la seule cabine encore en service du quartier. On devinait qu'il avait des traits assez réguliers et la peau mate, mais c'était bien tout. Le seul signe distinctif de cette silhouette somme toute banale était un tatouage au poignet droit, figurant un cercle de fil de fer barbelé. Peut-être avait-il le même au poignet gauche sous le large ruban métallique de sa montre, une Breitling en or blanc dont il était très fier.

Quand son correspondant décrocha, pour énoncer brièvement un « Oui ? » à la fois cassant et glacé, Brelin était en train de s'éponger le front à l'aide d'un ample mouchoir blanc qu'il venait de tirer de la poche de son pantalon.

- Patron, j'ai localisé leur foutu centre, fit-il à mi-voix, sans s'embarrasser lui non

plus de préambules.

- Ah ! Bien ! approuva Luc Sieffer. Enfin !

- La pétasse qui dirige tout ça a commis une erreur fatale en accordant cette interview, poursuivit Dan. Un de nos contacts là-bas a vu passer l'équipe française de télé qui s'est rendue sur les lieux. Facile, après ça, de repérer l'endroit où les journalistes se sont rendus ! C'est à côté d'un minuscule village, en pleine forêt, assez loin de Bangkok. Il a fallu...

- Ca ne m'intéresse pas, coupa son patron. Quand penses-tu pouvoir faire le coup ? Combien d'hommes te faudra-t-il ?

- Le moins possible, ricana Brelin, vu que je dois les sacrifier après. Pourquoi se compliquer la vie ? A trois on doit pouvoir faire le boulot. Ce n'est ni Fort-Knox ni Camp-David, hein ?

- Quand ? questionna sèchement son interlocuteur.

- Après-demain. La femme y sera. Ca ira ?

- Après-demain... Le 5, donc ? Parfait. Je vais synchroniser le reste. Je compte sur toi pour qu'il n'y ait aucun survivant. Et du sang, beaucoup de sang. Je leur en donnerai, moi, de la réinsertion, à ces petites putes !

- Je vous appelle de l'aéroport dès que j'aurai fini, patron. Pas de danger qu'on m'y remarque. C'est le plus grand de toute l'Asie du Sud-Est. Un vrai carrousel !

- Bien. J'attends de tes nouvelles.

Clac. Il avait raccroché. Brelin en fit autant, peu perturbé par ces façons abruptes. Il avait l'habitude.

Il sortit de la cabine, en nage mais satisfait. Ce boulot-là, ça allait être du gâteau. Rien que des femmes et des enfants. Les cibles favorites de Sieffer, depuis quelque temps. Pour quelle raison ? Brelin ne voulait pas le savoir. Lui, il était un homme de terrain. La théorie, les justifications idéologiques, voire ésotériques, que Sieffer et son aréopage d'illuminés pouvaient déployer autour de leurs sanglants coups d'éclat, le tueur n'en avait rien à faire.

- Ouais, rien à battre, affirma-t-il tout haut, en contemplant, non sans dégoût, les baraques branlantes coiffées de tôle qui se reflétaient dans l'eau du canal. Du moment qu'ils engraisent mes comptes en Suisse !

Du bruit, derrière lui. Une silhouette sombre qui rôde. Un chien efflanqué fouillant les immondices d'un museau fébrile. A cette heure-ci, chacun cherchait sa pitance comme il pouvait.

Brelin s'éloigna, en sifflotant gaiement, le long du maigre canal où le soleil couchant allumait mille petites flammes de topaze d'une trompeuse splendeur. Ce quartier était plutôt mal famé, mais le tueur ne redoutait pas les mauvaises rencontres.

Il les souhaitait, plutôt.

### Chapitre 3

Tobie Rodwell, professeur de philosophie à l'Université de Hawaii, écoutait d'une oreille distraite ses collègues américains, l'étudiant étranger et les deux hommes d'affaires qui discutaient sous ses yeux depuis plus d'une heure, à bâtons rompus, dans le salon de l'un d'eux, à Honolulu.

Il savait que Earl Finney, professeur comme lui, aimait à fréquenter des « actifs », comme il disait, par opposition aux contemplatifs que, selon lui, étaient tous ses collègues, des intellectuels étrangers à la « vraie vie ». Mais, pour l'heure, les deux hommes d'affaires en question semblaient à Tobie assez déplacés dans leur groupe, quoi qu'ait pu en penser Earl au départ. Mais bon, on était chez Earl, c'était donc lui qui décidait. Tobie Rodwell regrettait juste d'avoir emmené à cette soirée très masculine, un brin macho, même, sa jeune amie du moment, Stella, une Française.

« Amie du moment » n'était pas l'expression la plus appropriée, songeait-il, gêné. Il n'avait jamais été un Don Juan et, à trente-cinq ans, il n'avait pas vraiment vu défiler dans sa vie des hordes de femmes. Il n'avait eu en tout et pour tout, avant Stella, que deux maîtresses. « A quoi bon s'encombrer d'une femme ? » avait-il longtemps pensé. Certes, il aimait les femmes, et même s'il les désirait assez peu, il les respectait profondément, beaucoup plus qu'il ne respectait les hommes. Surtout ces deux-là, par exemple, les « amis » de Finney : un banquier américain, Carver, pas très grand mais plutôt bien de sa personne, et son *partenaire économique*, un PDG anglais quelconque, haut et massif, assez balourd au physique comme au moral, qui s'appelait Garfield, comme le chat.

Tobie ne pouvait s'empêcher de les juger sévèrement. Invités chez Earl et mis en présence d'une jeune femme, ils auraient pu surveiller leur langage, éviter de la froisser. Eh bien pas du tout. Cela faisait déjà une bonne demi-heure qu'ils jouaient les misogynes endurcis à grands coups de propos fracassants sur les « bonnes femmes », leurs caprices, leurs sournoiseries, leurs insuffisances...

Earl Finney était veuf. Il avait d'ailleurs un intérieur peu soigné de célibataire, comme si la mort d'Elsa l'eût rendu à la négligence qui est la tendance naturelle de la plupart des hommes. Poussière et taches maculaient toutes les surfaces possibles, verticales comme horizontales. Tobie n'aurait voulu vivre là pour rien au monde. Lui-même n'était pas très soigneux, tant s'en fallait, mais connaissant ses limites il employait une femme de ménage.

L'étudiant de Finney était d'origine pakistanaise. Personne n'avait bien compris son prénom quand Finney l'avait présenté. Quelque chose comme « Shaukat », se rappelait Rodwell. Très brun et doté des grands yeux veloutés, des traits fins et de la grâce naturelle propre à sa race, il pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans. Il était venu aux Etats-Unis pour des recherches en sciences humaines (Tobie n'aurait su dire lesquelles, au juste). Il ne participait guère à la conversation, soit qu'il fût réservé, soit qu'il ne partageât pas les opinions machistes des deux « actifs ».

Le deuxième collègue de Tobie s'appelait Alan Bliss. Il était anthropologue, spécialiste des tribus océaniques primitives. Comme il était nouveau venu sur le

campus, personne ne le connaissait encore très bien. C'était un grand blond, assez bel homme, mais un peu fade. Il n'ouvrait pas souvent la bouche, lui non plus, aussi était-il difficile de deviner ce qu'il pensait en l'occurrence, mais de temps en temps son regard clair s'attardait sur Stella, comme s'il s'étonnait de son lâche silence, comme s'il attendait d'elle un signe, une remarque, une réaction. Il pouvait attendre longtemps, songeait Tobie, amusé. Sa jeune compagne (elle n'avait que vingt-trois ans) était tout sauf une intellectuelle. Jamais, depuis six mois qu'ils vivaient ensemble, il ne l'avait vue prendre part à une discussion. Il faut dire qu'elle n'était ni philosophe, ni anthropologue, ni historienne, n'ayant en tout et pour tout comme qualification qu'un diplôme de littérature dont elle-même ne paraissait pas faire grand cas. De plus, elle était si jeune, par rapport à eux tous, qu'elle devait se sentir le plus souvent écrasée sous le poids de leur expérience universitaire. Tobie préférait ça de très loin, ce silence, cette réserve qu'elle observait dans leur groupe. Qu'elle restât ainsi modestement en retrait, consciente de leur supériorité intellectuelle, lui évitait de se ridiculiser en public - et de le ridiculiser, lui, par la même occasion.

Il s'était demandé bien des fois ce qui avait bien pu l'attirer chez une femme aussi peu faite pour le comprendre. Certes, elle était jolie, très jolie, même, attirante. Mais ce n'était pas aux yeux de Tobie un critère suffisant. Elle haïssait l'abstraction, donc la philosophie, avec une ferveur têtue. Elle n'était pas l'une de ces maîtresses de maisons vives et spirituelles qui sont la gloire des professeurs du supérieur quand ils ont la chance d'en dénicher et d'en épouser une. Elle n'avait pas non plus un caractère chaleureux, tendre, exubérant. Alors ?

Alors, elle l'admirait et elle l'aimait, lui Tobie. Il était son dieu - du moins il en avait l'impression, ce qui était on ne peut plus réconfortant. Peu exigeante, elle ne réclamait rien pour elle-même, comme s'il lui suffisait amplement d'être là, aux côtés de Tobie, de partager sa vie et l'éclat de sa réputation universitaire - peu d'hommes parvenaient à décrocher aussi jeunes un poste de titulaire. On eût dit que, se sachant peu intelligente, elle vivait à travers lui l'intelligence par procuration.

Pourtant, Tobie la savait intelligente. Inculte, peut-être - il avait du mal à cerner sa culture, vu qu'elle se refusait à toute discussion un peu élevée - mais assurément pas idiote. Elle avait parfois sur l'un ou l'autre des amis de Tobie des réflexions d'une cruelle pertinence. Mais comme elle ne s'attardait sur aucun sujet, il ne parvenait pas à l'évaluer exactement. D'une certaine façon, elle lui échappait par sa superficialité même.

Etait-elle vraiment superficielle ? Il n'en aurait pas juré non plus.

Et lui, l'aimait-il ?

Un éclat de rire des quatre hommes présents l'arracha à sa méditation. Carver venait d'oser une remarque aussi éculée que cruelle sur la prestation d'une actrice dans un film (selon lui surréaliste) où il était question d'une femme harcelant au travail l'un de ses subordonnés. Comme si une femme pouvait atteindre un poste assez élevé pour avoir de l'autorité sur un homme ! Les femmes étaient tout juste bonnes pour le secrétariat et le cul. Lui, dans sa banque, trente-deux succursales, trente-deux sans la moindre femme aux postes à responsabilités. Et tout allait beaucoup mieux comme ça !

Garfield jeta un regard de biais sur Stella, la seule représentante du sexe féminin dans la pièce. L'air absent, elle faisait tourner au fond de son verre quelques glaçons

amaigris. Elle paraissait à cent lieues de ce débat entre mâles.

- C'est bien ce que dit Mirabeau, cet homme politique *français*, lança Carver, insistant sur la nationalité pour asticoter la jeune femme. Le seul royaume que l'on doive concéder à une femme, ce sont les quatre murs de son foyer. Tout autre règne lui est interdit par sa nature même. *La constitution délicate des femmes est appropriée à leur destination première, celle de faire des enfants*. A cela, et à rien d'autre.

- Ah ? Parce que, selon vous, c'est *délicat*, un accouchement ?

Tous les yeux convergèrent vers Stella, qui venait de lancer cette remarque sur un ton neutre, indifférent. Tobie s'agita sur son siège, mal à l'aise. Quelle mouche la piquait donc ? Pourquoi prendre le risque de se faire rabrouer par Carver, qui semblait avoir, en lieu et place de ses glandes salivaires, deux conséquentes poches à fiel ? Ne se rendait-elle pas compte qu'elle n'était pas de taille ?

- Avez-vous déjà accouché ? riposta Carver, dédaigneux.

- Non, et vous ? Et Mirabeau ?

- Nous en parlons donc tous par oui-dire, ce qui ne conclut ni dans un sens ni dans l'autre.

- Trêve de sophismes, dit froidement la jeune femme. Les douleurs de l'enfantement ne sont pas un mythe dont je viendrais... d'accoucher. Quant à la prétendue délicatesse des femmes, ce ne sont pas elles qui tournent de l'œil, que je sache, à la moindre prise de sang, mais les hommes.

Comme les autres la regardaient, muets, l'œil rond, elle ajouta avec un sourire charmant : « Je sais cela grâce à une de mes amies, qui est laborantine. Je la mets au pot. Et vous ? Avez-vous encore quelque chose à miser, ou avez-vous fini de tirer toutes vos vilaines cartouches ? »

Tobie baissa les yeux pour dissimuler un sourire. Il ne voulait surtout pas intervenir. Elle avait voulu monter au créneau, qu'elle se débrouille.

- Ce sont les hommes qui font la guerre, cracha Carver. Je ne crois pas que cela se fasse en crinoline.

- Combien d'entre eux ont choisi de la faire ? riposta Stella. Combien ont vraiment vocation à la faire ? Combien s'y promènent en gamins terrifiés, appelant leur mère au premier obus ?

- Il y a une foule de métiers durs que les femmes ne pourraient pas faire, risqua Garfield à son tour.

- Vraiment ? Ce n'était pas l'avis des propriétaires de mines du siècle dernier. Ils employaient femmes et enfants, sans faire les... délicats. J'ajouterais qu'il y a des métiers que les hommes ont du mal à faire. Ceux qui exigent compassion et dévouement, par exemple. Pardonnez-moi de penser qu'être infirmière dans une unité d'oncologie c'est faire un boulot aussi dur que celui de soldat, et combien plus utile au quotidien. On en reparlera, de vos mirabelles sottises sur la femme au foyer, quand on

vous aura opéré d'une tumeur coquine et que vous aurez à passer quelques jours d'angoisse dans un hôpital.

- Le monde est dirigé par les hommes, ricana Carver. Pas par des miteuses en blouse rose !

- Par les hommes, oui, opina la jeune femme. Et cela convient très bien à leur nature... *indélicate*.

Alan Bliss, les bras allongés sur le dossier du canapé, la bouche entrouverte et les yeux un peu agrandis, regardait à présent Stella avec une intensité qui dérangeait fortement Tobie, son voisin. Il n'avait pas l'air du tout de trouver Stella ridicule, songeait ce dernier. Au contraire. On aurait dit qu'il allait se lever et la prendre dans ses bras.

L'étudiant pakistanais, lui, gardait les yeux fixés sur la table, se mordillant les lèvres comme pour s'empêcher d'intervenir dans ce dangereux débat. Était-il musulman ? se demandait Tobie, amusé. En ce cas, il devait plutôt se sentir des affinités avec Carver.

- Qu'entendez-vous par là ? s'enquit naïvement Garfield.

Carver leva les yeux au ciel, exaspéré.

- Que les hommes sont tout à fait à leur place dans l'indélicatesse, répliqua Stella. Tout à fait dans leur rôle et à leur aise lorsqu'ils dirigent le monde injuste et pourri qu'ils nous concoctent depuis des millénaires. Génocides, pollution, dilapidation des ressources naturelles... Voyages aussi onéreux qu'inutiles dans les étoiles... Garderiez-vous dans votre banque quelqu'un qui aurait à ce point saboté le boulot, Monsieur Carver ? Qui gonflerait pareillement ses notes de frais ? J'en doute. Vous vous empresseriez de le virer. Je propose donc qu'on démissionne les hommes, comme dans cette chanson, vous savez ? qu'on entend en ce moment à la radio.

- Les femmes prenant les rênes du monde ! ironisa le banquier. Ce serait joli ! Le carrosse verserait vite au fossé.

- Le Juste peut relever le carrosse sept fois et repartir, fit observer la jeune femme. C'est mieux que de l'entraîner comme vous tout droit à l'abîme, pour le profit d'une poignée d'hommes qui ne se trouvent jamais ni assez riches, ni assez puissants.

- En politique, comme en économie, il ne faut jamais faire de sentiment, ma chère. Vous êtes perdue d'avance. La politique, ça se fait avec la tête.

- *Votre* politique, assurément, rectifia Stella. Celle que vous ne faites jamais qu'avec une demi-tête, le lobe gauche de votre cerveau. Une politique qui autorise à coloniser, dépouiller, détruire, comme cela a été fait en Afrique, en Inde...

- En Inde ! s'étrangla Garfield en posant violemment sur la table son verre à demi-plein. Mais l'Inde n'était rien, avant nous ! Rien ! Une nation primitive, qui a subi le joug aryen pendant des siècles et qui ne demandait pas mieux que de subir le nôtre ! On leur a tout apporté, à ces invertébrés, et ils s'en plaindraient ?

Finney jeta un regard troublé en direction de son étudiant, mais n'ouvrit pas la

bouche pour le défendre. Tobie songea qu'à coup sûr Garfield, qui n'avait jamais mis les pieds en Inde, avait dû prendre en arrivant le jeune Pakistanais pour un autochtone hawaïen, voire un Amérindien - si tant est que Carver et lui l'aient vraiment regardé, ce qui n'était pas prouvé.

- Il n'y a pas eu d'invasion aryenne, trancha nettement le jeune Asiatique, à la surprise générale. Cela vient d'être abondamment prouvé. Les hymnes védiques sont très anciens, et représentent le fruit de l'âme indienne elle-même, sans le moindre mélange occidental, Dieu merci. La sagesse que l'on y trouve est sans équivalent connu dans le monde. Vous devriez lire Frawley, David Frawley. Selon lui, la culture indienne est impressionnante. Son génie, sa tolérance, sa non-violence et sa compassion sont uniques au monde. L'Inde est la mère de l'humanité, l'âme de notre Terre, que seule elle peut ramener vers la vraie spiritualité...

- Spiritualité, non-violence et compassion, vraiment ! ironisa Carver sans même regarder le jeune étudiant, comme si l'intervention de celui-ci n'avait pas eu lieu. Est-ce là-dessus qu'on peut bâtir des empires ?

- Est-ce que bâtir des empires est le fin du fin en matière d'humanité ? rétorqua Stella. Est-ce que la conversion forcée de millions d'indigènes dont on sacrifie allègrement la religion et la culture est le summum en matière de morale ? Est-ce que le fait d'écraser son prochain et de parvenir avant lui sur la ligne d'arrivée est une loi de progrès universelle ? Morale de spermatozoïde ! conclut-elle avec dédain.

L'étudiant prit de nouveau la parole, d'une voix étrangement calme et douce.

- *Si nous, Hindous, devons récupérer toute la fange du fond de l'Océan Pacifique pour vous la lancer au visage, ce ne serait rien encore auprès de ce que les missionnaires ont fait à notre religion et à notre culture.* Voici ce qu'a dit Vivekananda, à l'aube du XXe siècle, lors de l'Assemblée des religions qui se tenait à Chicago.

- Et les Amérindiens pourraient en dire autant aux Espagnols, s'empressa de commenter la jeune femme. Ou les Africains aux Français, les Brésiliens aux Portugais, etc., etc. ! Ah ça non, on ne peut pas dire que les Occidentaux aient construit leurs empires en faisant « du sentiment » ! C'est sûr aussi que pour larguer une bombe atomique, deux fois de suite, sur des civils innocents, il vaut mieux ne pas faire de sentiment. A aucun niveau. Ni à celui du savant dévoyé qui met cela au point, ni à celui des chefs sans âme qui donnent l'ordre de s'en servir, sous prétexte qu'on a osé leur couler trois cuirassiers. Et pour rester dans un décompte oriental, que dire du sadisme affiché des mines anti-personnel ? *Honte sur toi, Humanité, qui, au lieu de tendre eau et pain à tes enfants les plus démunis, place sournoisement des mines sous leurs pieds innocents...* Mais il en est des dettes morales comme des dettes matérielles : toutes doivent finir par se payer un jour. Qui lève un jour l'épée périra par l'épée. Ce que vous faites au plus petit d'entre vous, c'est à moi que vous le faites, dit le Seigneur.

- Mon Dieu, le bel oiseau de malheur que voilà ! raila Carver. Vous le prenez de bien haut, vous qui êtes Française ! Vous oubliez l'Indochine. Et vos Présidents successifs ont autorisé de longues années des essais atomiques à Mururoa... La santé des indigènes et des militaires présents sur place ne les a pas beaucoup tracassés.

- C'étaient tous des hommes, ces Présidents, laissa tomber Stella. Sexe masculin. Vous apportez de l'eau à mon moulin.

- Heureusement qu'il y a des hommes, intervint Tobie, car les femmes n'aiment pas beaucoup la politique. S'il nous avait fallu attendre qu'elles retroussent leurs manches...

- Attends que cela aille vraiment mal, rétorqua sèchement Stella. Alors tu verras les hommes courir aux abris et les femmes monter au créneau pour soigner vos blessures et vous tisser un nouveau monde, ce qu'elles seules savent faire. Voir le mythe égyptien d'Isis raccommoquant Osiris découpé en morceaux ! Ce sont toujours les femmes qui sauvent la mise à l'humanité quand les hommes ont tout cassé. C'est le syndrome Charles VII.

- Le syndrome Charles VII... ? questionna Alan Bliss, presque timidement.

- Charles VII est un roi de France, répondit Stella en se tournant de son côté. Quand tout est allé mal pour lui, il s'est terré derrière des murailles et c'est Jeanne d'Arc qui est venue le tirer de là. En échange, il a laissé les Anglais la brûler à Rouen après un simulacre de procès. Pratique : cela effaçait à la fois sa honte d'avoir été lâche et la dette écrasante de la gratitude. Ceci est quasiment un cas d'école, cher Monsieur. Quand leur monde s'effondre, les hommes se réfugient en geignant dans les jupes des femmes. Dès qu'on les a remis sur les rails, ils ramènent les femmes au gynécée, les y enferment et se remettent à tout casser et à tout prendre de haut. *Nous, les hommes ! Nous, le sexe fort !*... Jusqu'à la prochaine gamelle.

Bliss éclata de rire, longuement, bruyamment. Puis, gêné de s'être pareillement laissé aller, il porta à sa bouche une longue main blanche, étroite - une main de femme, songea Tobie.

- Ce qu'il ne faut pas entendre ! s'exclama Garfield, congestionné, en roulant ostensiblement des yeux effarés.

- Mais quel âge avez-vous, jeune péronnelle ? fit Carver, furieux. Qu'avez-vous fait de vos dix doigts, qu'avez-vous réalisé pour vous permettre de juger ainsi le monde depuis votre haut ?

- J'ai vingt-trois ans, Monsieur, répondit Stella en le toisant, hautaine, comme pour lui donner raison. Vous, trente de plus au bas mot. J'ai encore toute ma vie devant moi pour ajuster mes actes à mes principes. Mais vous ? Qu'avez-vous réalisé ? Vous avez réussi, comme on dit, c'est ça ? Vous portez sur vous, triomphalement, les attributs de la fortune, vous faites partie des privilégiés... Mais à peau nue, sans la carapace, quels principes derrière tout cela ? Quels idéaux ? Un idéal à la Picsou, rien de plus. J'espère de tout cœur faire mieux que vous, je vous l'assure. Car pour moi, passer son existence à entasser des biens et des écus sur le dos de son voisin n'est pas un idéal, figurez-vous. Ce n'est pas vivre en être humain. C'est avoir le niveau moral d'un écureuil. Je ne voudrais pas de votre vie, Monsieur Carver. Pas pour tout l'or du Pérou, c'est le cas de le dire. Je vise plus haut, beaucoup plus haut. Excusez-moi, Messieurs, ajouta-t-elle en se levant. La journée a été longue. J'ai besoin de repos. Tobie... ?

(à suivre)